

Bulletin Communiste

ORGANE DU COMITÉ DE LA TROISIÈME INTERNATIONALE

123, rue Montmartre, Paris Hebdomadaire Le Numéro : 50 centimes

SOMMAIRE

Les Origines de la Guerre (*Amédée Dunois*). — Les Métallurgistes et la Politique (*A. Ker*). — Le Pay-san et la Terre (*Albert Treint*). — Le Parti Communiste et les Syndicats Ouvriers (*A. Losovsky*). — Lettres de Guerre et de Prison (*Karl Liebknecht*). — La Conférence des Femmes communistes (*Alexandra Kollontai*). — Le Sort des Travailleurs malades en Russie Soviétique (*N. Siemachko*).

Les Origines de la Guerre

IL pouvait exister une justice qui ne fut pas, aux mains des oligarchies dirigeantes, un instrument servile ; si les crimes des gouvernants contre les peuples étaient châtiés impitoyablement, la brochure que la « Société d'Études Documentaires et Critiques » vient de publier sur les *Origines de la Guerre* aurait pour corollaire immédiat l'arrestation et le procès de M. Raymond Poincaré, ancien président de la République ; de M. René Viviani, ancien président du Conseil des ministres, et de quelques autres personnages moins éclatants, mais aussi coupables, tel que M. Philippe Berthelot, l'Éminence grise de tous les ministres des Affaires étrangères qui, depuis des années, se font suite au quai d'Orsay.

Et pour que la justice fut exactement distribuée, tandis que ces hommes sinistres auraient à répondre du crime épouvantable de n'avoir rien fait, le pouvant, pour empêcher la guerre, les bons citoyens qui, l'alarme et l'angoisse au cœur, ont instruit patiemment, obscurément ce procès historique, recevraient la couronne civique. Il m'est arrivé plusieurs fois déjà, dans *l'Humanité*, de révéler le nom de l'un d'entre eux, M. Georges Demartial. — L'auteur émouvant et modeste de la sensationnelle brochure que publie aujourd'hui la « Société d'Études », doit être nommé à son tour : c'est M. Mathias Morhardt, l'ami fidèle, le collaborateur ardent de Francis de Pressensé à la Ligue des Droits de l'Homme, une des consciences les plus hautes, les plus pures, les plus libres de l'époque. Après eux, M. Louis Guétant, de Lyon ; nos camarades F. Gouttenoire de Toury et A. Pe-

vet, MM. Gustave Dupin (l'Ermenonville de la *Vie Ouvrière*), et Charles Gide, ne sauraient être non plus oubliés : chacun a apporté sa pierre à l'édifice de vérité, chacun a contribué à abattre la façade de mensonges impudents derrière laquelle l'homme de l'Élysée et l'homme du Quai d'Orsay ont si longtemps réussi à dissimuler leur crime.

S'il y avait une justice... Mais peut-il y avoir une justice dans une société de classe où les masses ouvrières, asservies, spoliées, exploitées, n'abandonnent l'état de « chair à capital » que pour prendre, au gré de leurs maîtres, celui de « chair à canon » ? Je suis parfaitement tranquille sur le sort, en société bourgeoise, d'un Poincaré, d'un Viviani, d'un Berthelot ; il n'y a pas de châtement social qui soit d'ailleurs à l'envergure de leur crime. Mais leur compte est ouvert ; tôt ou tard, fussent-ils morts depuis cent ans, viendra le règlement définitif. L'histoire est la justice de la postérité.

Ce dont la postérité s'étonnera sans doute, c'est la passivité, pour ne pas dire la complaisance, dont aura si longtemps fait preuve à l'endroit de ces grands responsables, la généralité de l'opinion publique. Je ne parle naturellement pas de l'opinion bourgeoise, ni même de l'opinion du monde intellectuel, qui n'est que le reflet de l'opinion bourgeoise, avec le pédantisme en plus. Mais quoi ! dans un Parti socialiste de plus de cent mille membres, dans une Ligue des Droits de l'Homme forte de soixante mille adhérents, il ne se sera trouvé que quelques citoyens isolés pour mettre scientifiquement en doute la vérité officielle, pour nier la raison d'Etat qui voulait que les torts fussent tous du

même côté, et du côté allemand, bien entendu ; pour saper la légende qui disait que la France pacifique, toute à son idylle de fraternité, avait été soudain lâchement attaquée par l'Allemagne perfide qui la guettait depuis un demi-siècle, comme un léopard sa proie?...Voilà qui ne donne pas une éminente idée de notre liberté intellectuelle ; car enfin il aura suffi au gouvernement du 4 août de proclamer l'état de siège pour que tout esprit d'examen, toute faculté critique fussent frappés en France de cinq ans d'interdit.

Mais laissons nos sujets d'étonnement. Je ne veux pas analyser ici la brochure de M. Morhardt. Je veux seulement indiquer combien est à mes yeux capitale la question des origines et des responsabilités de la guerre mondiale.

**

Je ne serais pas un marxiste si je ne voulais retenir que les origines immédiates et les responsabilités individuelles. La guerre est un crime essentiellement social. La société capitaliste, comme autrefois la société féodale et comme, plus anciennement encore, les sociétés antiques, la nourrit dans ses flancs comme la nuée du ciel nourrit la foudre incendiaire. La guerre ne disparaîtra de la surface de la terre qu'avec la disparition des antagonismes sociaux, d'individu à individu, de classe à classe, de cité à cité, d'empire à empire; elle ne disparaîtra qu'avec le Communisme.

Mais ceci entendu, il n'en demeure pas moins que des responsabilités *individuelles* et *immédiates* s'accroissent, à l'origine de toutes les guerres, aux responsabilités sociales. La guerre mondiale eut pu éclater plus tôt; elle pouvait n'éclater que plus tard. Pourquoi et comment s'est-elle déclenchée au commencement d'août 1914 ?

C'est ici qu'apparaissent les responsabilités individuelles ; c'est ici qu'apparaissent — côté français — les deux politiciens et le fonctionnaire sinistres, Poincaré, Viviani, Berthelot.

Regardons cela d'un peu près.

La guerre de 1914 est sortie de la mobilisation générale russe (29-30 juillet) qui, sous prétexte de répondre à la mobilisation (partielle) de l'Autriche contre la Serbie, n'a pas hésité à transformer un conflit local en conflit européen, puis en conflit mondial. Il est d'abord absolument sûr que jamais la Russie n'aurait mobilisé si elle n'avait obtenu l'assentiment préalable de la France, son alliée, sa bailleuse de fonds. Mais la France, hélas ! a fait plus. Il est aujourd'hui démontré, par la lumineuse brochure de M. Morhardt, que, sans parler de la proposition italienne, sur la nature de laquelle nous sommes éclairés par M. Demartial, il s'est produit dans

l'après-midi du 31 juillet et dans la journée du 1^{er} août, *alors que tout encore pouvait être arrêté*, un certain nombre de démarches diplomatiques ayant précisément pour objet d'empêcher la consommation du grand crime. — Démarche Szapary à Saint-Petersbourg dans la journée du 31 juillet (connue à Paris le même jour); démarche Szecsen, à Paris, le 31 juillet un peu avant minuit; démarche Lardy, à Paris, le 1^{er} août. Toutes ces démarches concordaient ; toutes signifiaient que l'Autriche consentait à s'aboucher directement avec la Serbie, consentait à rouvrir les négociations. Ce pouvait être le salut du monde ; il suffisait, qui sait ? de le vouloir avec vigueur. Mais à l'Élysée, mais au Quai d'Orsay, on ne veut pas ! On répond évasivement à Szecsen qu'il est *bien* tard, qu'on est gagné par les événements ; on répond le lendemain à Lardy (le propos a été nié, mais il est vraisemblable) qu'il est *trop* tard. A Szapary, que répond Petrograd ? On l'ignore, mais à coup sûr rien d'encourageant : la mobilisation russe continue comme si de rien n'était.

L'histoire accusera Poincaré, Viviani, Berthelot de *n'avoir rien fait pour éviter la guerre*. Poincaré n'a rien fait par volonté de ne rien faire, parce qu'il était l'homme de la guerre et que la guerre, depuis longtemps, il la voulait; Viviani n'a rien fait par indolence, incapacité, paresse, monstrueux égoïsme ; Berthelot n'a rien fait par incurie, scepticisme, légèreté, pour ne pas mettre au pis le cas de ce sous-ordre.

La question des responsabilités de la guerre doit être élucidée. L'Entente a rejeté sur l'Allemagne la responsabilité unique et exclusive de tout ce qui s'est passé. *A priori*, c'était déjà passablement absurde; mais *a posteriori*, c'est un mensonge. Ce mensonge, il appartient au prolétariat de le dénoncer au monde : sa force de combat sera plus grande, elle sera mieux dirigée lorsque la lumière sera faite sur les origines du grand crime. Poincaré, Viviani, Berthelot sont toujours là, tandis que leurs complices d'Allemagne, d'Autriche et de Russie ont été durement châtiés. Derrière ces trois hommes néfastes, toute la bourgeoisie est massée, criant que l'Allemagne doit payer parce qu'elle est la seule et unique coupable. Lorsqu'il sera démontré qu'il y a d'autres grands criminels de ce côté-ci du Rhin, se pourra-t-il qu'il ne leur soit pas demandé à eux aussi des comptes ? Mais la crise qui s'en suivra dans les consciences, compliquant, aggravant la crise économique, peut comporter pour le régime des conséquences incalculables.

La recherche des responsabilités de la guerre doit figurer au premier plan des revendications prolétariennes.

Amédée DUNOIS.

Les Métallurgistes et la Politique

En 1917, alors que ministres et journalistes palabraient à l'envi sur la *guerre du droit*, un grand métallurgiste, gros fournisseur de la marine et de l'artillerie, exposait ainsi les buts de guerre du Comité des Forges :

« Le traité de paix devra nous rendre la propriété du bassin métallifère de la Lorraine annexée. Le retour du bassin lorrain nous assurera la suprématie pour la possession du minerai de fer, réservera à l'industrie métallurgique française un avenir brillant en doublant notre capacité de production et enlèvera à l'Allemagne la possibilité de mener une prochaine guerre sur deux fronts ».

Et comme on était au temps où, en attendant la Victoire, le Français était réduit à la ration de 300 grammes de mauvais pain noir, l'industriel achevait sa pensée par cette image de circonstance :

« Quand vous invitez un ami à votre table, vous le priez d'apporter son pain. En invitant la métallurgie lorraine à reprendre sa place dans la communauté française, nous serons également obligés de la prier d'y apporter son pain, c'est-à-dire le *charbon de la Sarre*, faute de quoi elle ne serait chez nous qu'un hôte encombrant et mal venu ».

La paix est enfin venue, comblant les vœux de nos métallurgistes qui, jusqu'ici, restent les grands vainqueurs de la guerre. Les mines de la Lorraine et de la Sarre ont été absorbées dans le domaine français ou sont passées, par transaction entre propriétaires allemands et industriels français, sous la direction et le contrôle de ces derniers.

La crise métallurgique

Mais les grandes espérances fondées sur le retour à la France de la Lorraine annexée ne se sont point entièrement réalisées. L'activité de notre industrie sidérurgique a été entravée par les difficultés de son approvisionnement, par la crise du combustible et celle des transports, et la volonté de produire s'est trouvée annihilée.

Le contingent de coke alloué aux métallurgistes n'ayant pu être livré, il a fallu éteindre nombre de hauts fourneaux, refuser des commandes et retarder les livraisons. Au cours de 1920, la situation ne fit qu'empirer. Puis, quand les accords de Spa laissèrent prévoir des fournitures plus abondantes de charbon allemand, la baisse brusque des produits métallurgiques arrêta net les grosses commandes et provoqua même de nombreuses annulations.

En même temps, l'Allemagne reprenait sa place sur les marchés extérieurs. Alors que la France payait son charbon 200 francs la tonne, l'Angleterre 115 fr., la Belgique 90 francs, l'Allemagne bénéficiait du prix de 45 francs. Des différences analogues étaient constatées sur le coût de la main-d'œuvre et des transports. Aussi l'industrie allemande pouvait-elle enlever toutes les affaires en consentant des prix inférieurs de 50 et même de 70 % à ceux des usines françaises.

Une diminution sensible se produisit sur les prix du charbon, mais elle fut insuffisante pour protéger le marché intérieur contre la concurrence allemande et à plus forte raison pour permettre la lutte sur le

marché étranger. On vit les compagnies de chemins de fer acheter indûment de gros tonnages de blooms allemands en Belgique, croyant, — ou laissant croire, — qu'il s'agissait d'aciers belges.

Les Anglais, atteints plus durement que nous par la crise de mévente et de chômage, crièrent au *dumping* et se montrèrent prêts à appuyer les mesures propres à paralyser l'Allemagne et à la priver de ses débouchés.

L'occupation de la Ruhr et la suprématie du fer

Le coke métallurgique, dont notre industrie a besoin pour retrouver son équilibre, ne peut provenir que de l'Angleterre ou de la Ruhr. Occuper la Ruhr, c'est le seul moyen d'exclure la concurrence allemande du marché mondial. Mais cette occupation ne suffit point. Tenant ce gage, nos industriels, avec le concours de nos gouvernants, obligeront les Stinnes à leur céder la majorité des actions et le contrôle des charbonnages.

Le traité de Versailles est précisément conçu de telle sorte qu'il réserve à nos diplomates des occasions multiples d'intervenir dans la politique allemande et à nos capitalistes la possibilité de réduire en servage l'industrie d'outre-Rhin. Peu importe à nos gouvernants la reconstruction des régions dévastées ! Ne leur suffit-il point que les Réparations soient un éternel moyen de chantage, et un prétexte toujours prêt à d'incessantes interventions.

La Ruhr, comme garantie du paiement des indemnités de guerre, n'est qu'un gage illusoire. Croyons-en les porte-paroles de nos industriels. Voici ce que dit à ce sujet Adolphe Delemer, dans la *Semaine politique, économique et sociale*.

Demain quand la Ruhr sera occupée, comme hier, quand le Rhin seul l'était, il demeurera extrêmement douteux que l'Allemagne s'exécute. Nous le savons. La chose est presque évidente. Nous lui demandons de consentir à sa propre ruine. Si donc nous allons de l'avant, c'est que nous cherchons autre chose que ce prélèvement hypothétique. Qu'est-ce donc ? Quelle idée nous même ?

L'occupation de la Ruhr n'a d'intérêt pour nous que si nous sommes dès à présent résolus à ravir à l'Allemagne sa suprématie métallurgique. Il faut qu'elle soit un moyen de paralyser l'industrie allemande, de nous assurer la puissance du fer. L'Allemagne est aujourd'hui le plus redoutable de tous les concurrents sur le marché international. L'exclure à la faveur des chances dont nous disposons, et nous substituer à elle, cela vaut de tenter d'occuper la Ruhr, si c'est à cela que nous visons.

Nous pouvons, grâce à notre change bas, concurrencer dès lors victorieusement l'Angleterre, que l'Allemagne concurrence aujourd'hui. Le moment serait venu de prendre sur les marchés la première place.

La revue hebdomadaire *l'Usine* n'y met pas plus de façons. A quoi bon se gêner quand on est le plus fort :

Maîtres des charbonnages de la Ruhr et de la Sarre, nous serions maîtres d'une partie du marché européen et je pense que nous saurons prélever sur les tonnages livrés à l'industrie allemande, ainsi qu'aux neutres, la surtaxe nécessaire pour rétablir la balance en faveur de notre industrie et pour gager l'emprunt nécessaire à la reconstitution des régions libérées.

Maîtres de la Ruhr, nous pourrions discuter d'égal

à égal avec les importateurs anglais et leur imposer à notre tour nos conditions. Il convient du reste de souligner le ton d'une partie de la presse anglaise devant l'éventualité de tels événements. Il est certain que l'équilibre économique serait cette fois changé en notre faveur.

Le grand point douteux serait la conduite des ouvriers mineurs allemands à notre égard et si la résistance passive qu'on leur recommande serait observée. Nous croyons qu'un arrangement à l'amiable serait possible avec eux ; en tout cas il est nécessaire, car le personnel employé représente à lui seul un demi-million d'individus.

Les obstacles : l'opposition anglaise

Le journal de la haute métallurgie ne cèle point les difficultés de l'opération : *l'opposition anglaise et l'hostilité des ouvriers allemands*. Ces derniers ont tellement souffert de la guerre et du blocus qu'on peut espérer en avoir raison avec un peu de pain blanc. Mais l'obstacle anglais est autrement dangereux.

Les discussions de Londres, non sans difficultés, ont abouti à un accord. La grande presse, qui abuse par trop de la médiocrité de notre opinion publique, répète inlassablement que de puissantes sympathies germanophiles ont agi sur Lloyd George pour l'empêcher de souscrire à l'occupation de la Ruhr. Quelle niaiserie que de voir dans des influences personnelles et non dans des intérêts économiques la raison des hésitations des gouvernants anglais !

On comprend pourtant que le capitalisme anglais ait été sensible aux inconvénients qui résulteraient pour lui de l'annexion déguisée de la Westphalie. La France n'achète plus de charbon anglais, l'industrie charbonnière britannique est en déficit et on diminue les salaires des mineurs.

Or, l'occupation durable du bassin de la Ruhr aurait pour effet d'assurer à notre industrie métallurgique et minière les bases décisives d'une suprématie redoutable pour l'impérialisme anglais.

Lloyd George n'a cédé que parce que la crise économique, qui sévit plus fortement de l'autre côté de la Manche que chez nous, rend l'occupation de la Ruhr — à nos frais bien entendu — momentanément profitable pour les Anglais.

D'abord, dans la mesure où nous allons paralyser l'Allemagne, grever son industrie d'une lourde charge et la priver de ses débouchés, nous soulageons d'autant plus l'industrie anglaise.

De plus, les Anglais comptent que cette occupation, qu'ils veulent temporaire, se traduira pour nous par un grave déficit.

Les convoitises françaises en Haute-Silésie

Par son importance et son étendue, le bassin houiller de Silésie vient, en Allemagne, immédiatement après la Ruhr. Le pays renferme, en outre, des mines de fer, de zinc, de plomb, des aciéries supérieurement organisées et un réseau de chemins de fer ramifié à l'infini, de manière à desservir toutes les usines.

Ce sont encore les intérêts particuliers de nos métallurgistes qui, en Haute-Silésie, nous mettent en conflit avec les Allemands et les Anglais.

La Pologne, qui convoite les districts miniers silésiens, n'est, au double point de vue économique et militaire, qu'une vassale de la France. Dans les mines polonaises, les nationaux ne possèdent que 13 %

des actions, alors que les Français en détiennent plus de 60 %.

Quand les ploutocrates français appuient les prétentions polonaises sur la Haute-Silésie, ils ne font en somme que réclamer, au bénéfice de leurs filiales et de leurs succursales de Pologne, les profits d'une confiscation analogue à celle qui est projetée dans la Ruhr. Ils veulent simplement agrandir et enrichir un pays qui n'est pour eux qu'une colonie d'exploitation, et élargir le domaine où le prolétariat polonais suera pour eux des dividendes... à moins qu'il ne proclame la République des Soviets !

Mais où est dans tout cela le fameux *intérêt national*, au nom duquel on nous prépare de nouvelles et prochaines guerres ? Le *contrôle* de toute l'industrie allemande par notre oligarchie métallurgique aura-t-il une autre contre-partie qu'une plus grande misère des peuples allemand et français, qui feront tous les frais de ces querelles entre brigands ?

Profits capitalistes et intérêt national

Comment obtenir que les peuples s'affrontent et se déchirent pour les sordides intérêts des forbans du commerce et de l'industrie, autrement qu'en revêtant les appétits les plus inavouables d'une vaine et généreuse idéologie ?

Le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes, le droit de la France aux réparations, l'intérêt national, autant d'abstractions qui ne servent qu'à légitimer les actes de brigandage des seigneurs de la houille et du fer ! Si la preuve devait encore en être faite, rien n'y aiderait davantage que l'examen des agissements des Krupp, des Schneider et des Wendel, qui trament leurs malpropres combinaisons derrière le mensonge de l'*intérêt national*.

La guerre entre métallurgistes français et allemands reste avant tout une lutte entre *métallurgistes*, entre concurrents sur le terrain des affaires, et non un combat entre Français et Allemands.

Est-ce au nom de l'intérêt national que les trois quarts de la production métallurgique française étaient en 1914 groupés à la frontière de l'Est, à la merci des premiers coups de l'ennemi ?

Est-ce par patriotisme que les concessionnaires des mines de Meurthe-et-Moselle avaient cédé aux métallurgistes allemands de fortes participations dans leurs affaires, de sorte que les soldats français avaient à défendre des intérêts allemands ?

Est-ce par prévoyance patriotique que les puissants métallurgistes de l'Est s'opposaient à l'exploitation du bassin normand, qui devait devenir indispensable après la perte du bassin de Briey et dont la mise en valeur ne fut poursuivie que grâce aux efforts méthodiques et tenaces de l'*Allemand Thyssen* ?

Faut-il rappeler la mystérieuse immunité du bassin de Briey et la fourniture scandaleuse, par des industriels français aux industriels allemands, du nickel dont ceux-ci avaient besoin pour produire leurs aciers de construction ?

La guerre est le fruit naturel et toujours renaissant de la métallurgie, disait récemment un écrivain qui n'a rien d'un communiste. Même si les occupations que l'on prémédite se font sans troubles et sans guerres, combien coûteront-elles à l'Etat, et combien de milliards rapporteront-elles aux requins qui les auront exigées ?

A. KER.

Le Paysan et la Terre

L'on dit souvent : le paysan a la passion de la terre. Et nos adversaires en concluent que le paysan est l'ennemi-né du communisme.

C'est une manière trop simple d'exprimer la psychologie obscure et complexe du paysan pour qu'elle soit l'expression de la vérité.

Oui, le paysan a la passion de la terre. Mais cette passion n'est pas élémentaire. Elle est la résultante et de sentiments qui sont au cœur de tous les hommes et du milieu économique où se meut le monde rural.

Le paysan veut jouir des fruits de son travail, plus que les autres travailleurs ; les produits de la terre sont le fruit d'un labeur patient, opiniâtre, acharné et jusqu'à ce que la récolte soit dans les greniers, les intempéries peuvent tout compromettre. Plus que tout autre le paysan qui pendant des mois a peiné et a tremblé d'incertitude est attaché à la pleine jouissance du fruit de ses efforts.

Et dans le monde capitaliste c'est seulement par la pleine propriété de la terre qu'il est capable de cultiver que le paysan peut atteindre à cette pleine jouissance.

Voilà pourquoi l'on peut dire aujourd'hui que le paysan a la passion de la terre.

Pour le paysan, la propriété de la terre n'est pas un but, mais un moyen.

Et l'histoire de la propriété paysanne en France est une éclatante démonstration de cette vérité.

La propriété paysanne dans ce pays, date de la Révolution de 1789. Biens de mainmorte du clergé, biens féodaux des émigrés furent à cette époque déclarés biens nationaux. Les paysans qui possédaient quelques économies purent ainsi acquérir de la terre. Néanmoins, ce serait une erreur de croire que la vente des biens nationaux fonctionna au bénéfice de la classe paysanne tout entière.

Dans certains pays comme les Landes et le Béarn, les paysans trop pauvres ne pouvaient acheter. La grande bourgeoisie, enrichie dans le négoce ou les fournitures aux armées acheta des domaines immenses au prix dérisoires de 1 centime le mètre carré. Elle imposa aux paysans le métayage aggravé par la survivance des anciens droits féodaux

comme les redevances en nature ou les corvées.

Dans d'autres pays, la bourgeoisie riche, les intendants servant d'hommes de paille aux émigrés disputèrent victorieusement la terre aux paysans dans les ventes aux enchères.

Plus tard, sous la restauration, le vote de l'indemnité d'un milliard aux familles des émigrés ; plus près de nous l'accumulation de fortunes immenses entre les mains des profiteurs de paix ou de guerre permit aux grands seigneurs de la féodalité, de la banque ou de l'industrie de profiter de la situation précaire où parfois se trouvaient les petits propriétaires pour constituer ou reconstituer de vastes domaines.

Si la Révolution de 1789 a partiellement remis des terres aux paysans, le monde économique issu de cette révolution a frustré et frustré de plus en plus le paysan de la propriété de la terre.

Les illusions créées pendant la guerre, s'envoleront bien vite.

Je veux seulement marquer aujourd'hui que dans les régions où la terre fut aux mains des paysans pendant la Révolution, il n'y eut pas seulement la tendance à l'appropriation privée de la terre.

Cette tendance exista dans les pays de culture, là où précisément la propriété individuelle de la terre est le moyen pour le travailleur agricole de jouir des fruits de son travail. La tendance communautaire exista au contraire dans les pays de pâturages, de bois, de forêts, de marais, de landes.

Des domaines d'Etat furent constitués qui subsistent encore.

Dans bien des endroits, les autorités des districts ou des communes décidèrent de ne pas mettre en vente les biens nationaux et de les conserver comme biens communaux. C'est l'origine des prés, des bois, des marais communaux.

J'ai retrouvé cette tendance communautaire dans les Landes qui plantées de pins sont demeurées biens nationaux ou communaux ; dans la Nièvre ou les sables riverains de la Loire, de vastes étendues de prés et de

bois sont demeurées propriétés communales ; dans l'Oise où les marais de Bresles appartiennent à la commune.

A Nevers, chacun peut par son travail s'approprier les sables riverains ; à Bresles chacun peut tirer de la tourbe des marais. La municipalité de Bresles a organisé l'extraction de la tourbe et la fournit à bon compte aux habitants.

Ailleurs le capitalisme par des chemins détournés a trouvé le moyen d'exploiter à son profit le bien commun.

Dans les Landes les gros concessionnaires de l'exploitation des forêts domaniales ou communales de pins exploitent les travailleurs.

Dans la Nièvre, les marchands de bois concessionnaires des coupes, profitent odieusement du travail des bûcherons.

Et c'est parce que la tendance communautaire des travailleurs ruraux est violemment heurtée que la lutte des classes prend un caractère de plus en plus aigu chez les résiniers des Landes et les bûcherons syndiqués du Morvan.

Parfois des municipalités, pour boucler leurs budgets, vendent les biens communaux et excitent ainsi la colère des paysans pauvres.

Ainsi partout où la propriété individuelle de la terre n'apparaît pas comme le moyen d'assurer aux travailleurs ruraux le fruit de leur labeur, c'est la tendance communautaire qui cherche à dominer.

Qui ne sait pas cela ne comprend rien à la mentalité paysanne.

Lorsque, par la mise en valeur rationnelle des grands domaines confisqués aux gros propriétaires fonciers, lorsque par l'introduction du machinisme agricole, des engrais appropriés, des travaux d'irrigation, le régime communiste aura montré aux conseils de paysans la meilleure productivité de la gestion collective de la terre, lorsque par une équitable répartition des produits le régime communiste aura montré aux conseils de paysans que la totalité des fruits du travail va bien aux travailleurs, la tendance communautaire, si forte au cœur des travailleurs de la terre, se transformera aisément en une inébranlable volonté communiste.

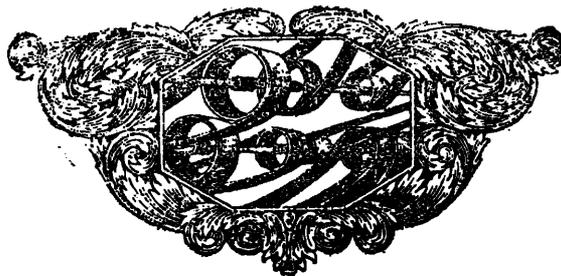
La passion de la terre, n'est aujourd'hui chez le paysan que l'équivalent empirique dans le système capitaliste, de sa haine des

parasites et de sa volonté de jouir pleinement des fruits de son travail.

Et c'est ce qui, dans les campagnes explique la force de rassemblement des petits propriétaires paysans et des ouvriers agricoles autour de la formule inscrite sur les affiches passe-partout de notre Parti Communiste :

Qui ne travaille pas ne doit pas manger !

Albert TREINT.



Comité de la 3^e Internationale

Réunion Plénière

Séance du mardi 24 mars

La séance est ouverte à 18 h. 30.

Il est décidé que les procès-verbaux des séances de la Commission exécutive et des Assemblées plénières seront publiés dans le *Bulletin Communiste* après avoir été soumis à la ratification de la C. E.

Deux camarades sont désignés pour aller prendre la parole à Saint-Denis le 3 juin.

La C. E. procède ensuite à la nomination de son bureau. Celui-ci est composé comme suit :

Secrétaires : Pierre MONATTE, Fernand LORIOT, Boris SOUVARINE ;

Secrétaires adjoints : René REYNAUD, Albert TREINT ;
Trésorier : Maurice FROMENTIN.

L'article IX des statuts concernant la présence des membres de la C. E. aux réunions de la Commission sera rigoureusement appliqué. Une circulaire sera envoyée aux membres de la C. E., leur rappelant qu'il est indispensable qu'ils assistent aux séances de la Commission Exécutive.

Le texte d'une circulaire à envoyer aux secrétaires des groupes de province est également adopté à l'unanimité.

La prochaine assemblée plénière aura lieu le vendredi 27. L'ordre du jour est ainsi fixé : 1^o le Conseil fédéral; 2^o questions diverses.

La séance est levée à 20 h. 30.

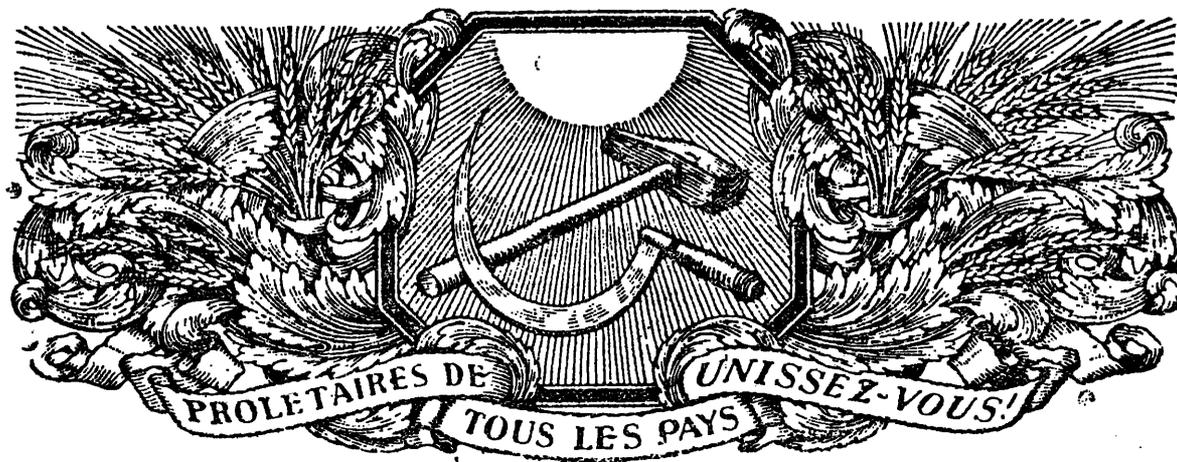
Les secrétaires adjoints :
René REYNAUD, Albert TREINT.

LES BOLCHEVIKS ET LES PAYSANS

par N. LENINE

Une brochure 0 40
Franco 0 50

Adresser les commandes accompagnées du montant à René Reynaud, 123, rue Montmartre



Le Parti Communiste et les Syndicats Ouvriers

Lettre à un Camarade français

Cette lettre fut écrite par A. Losovsky (Dridzo), qui se trouvait alors en Allemagne à la tête de la délégation syndicaliste russe, à un camarade français qui avait tenu à s'enquérir des solutions exactes que les bolcheviks donnent au problème difficile et controversé des rapports entre le parti politique et l'organisation syndicale.

Camarade,

En Russie, nous avons toujours reconnu l'hégémonie du Parti Communiste, c'est-à-dire de l'avant-garde du prolétariat, sur les syndicats. Le problème s'est posé autrement en France jusqu'ici, à cause de l'évolution historique différente.

Comment concevons-nous et comment mettons-nous en pratique les rapports entre le parti et les syndicats ?

Il y eut un temps où les bolcheviks étaient en minorité dans le mouvement syndical. Il s'agissait alors de conquérir les syndicats. Au sein de chaque syndicat, des fractions bolchévistes étaient organisées, les fractions menaient une propagande communiste au milieu de la grande masse ouvrière, propagande méthodique, active et persévérante.

La tâche des fractions communistes consistait à faire chasser les opportunistes des organes directeurs du mouvement syndical. En luttant à l'intérieur du mouvement syndical, les bolcheviks, tout en n'étant qu'une minorité, suivaient la ligne et les directives du parti communiste. Du reste, il est tout à fait natu-

rel pour nous qu'un bolchevik, où qu'il soit, où qu'il agisse, au syndicat, à la coopérative, etc., ne peut mener une politique indépendante du parti. Nous n'avons jamais pu comprendre les camarades français qui disent : « Dans le parti je suis socialiste, mais dans le syndicat je suis syndicaliste ».

Ce dualisme n'a jamais existé chez nous, et, si l'on y réfléchit bien, on arrive à la conclusion qu'un tel dualisme, partout où il se présente, est anticommuniste et antirévolutionnaire. Nous arrivons d'autant mieux à cette conclusion, que, tout membre du parti étant tenu de suivre exactement les directives du parti, tout le reste en découle naturellement.

Lorsque le parti communiste conquiert la majorité dans les syndicats (août 1917), les communistes placés en tête du mouvement syndical influencèrent le mouvement syndical tout entier dans la voie tracée par le parti communiste. Cette orientation communiste du mouvement syndical s'explique par le fait que nous restions fidèles aux principes du Parti Communiste aussi bien dans la minorité que dans la majorité.

Aussi, par une saine logique, nous pouvons déduire qu'en tous les pays les communistes ne peuvent pas faire autrement que suivre rigoureusement la ligne communiste dans le mouvement syndical.

Mais qui élabore la ligne du Parti ? Est-ce que chaque communiste a sa propre tactique à soi ?

Le programme et la tactique communistes sont tracés et déterminés par l'expérience collective, par la volonté du parti entier, c'est-à-dire par ses congrès. Et comme les décisions des congrès du parti sont obligatoires pour chacun de ses membres y compris

les syndiqués, il en découle que les directives générales, les questions de principes, et les points essentiels de la politique économique qui émergent des délibérations des Congrès du parti, influencent le mouvement syndical dans son entier et déterminent sa tactique.

Quant aux congrès syndicaux, ils fixent et définissent dans le cadre du programme général, et suivant la tactique communiste, les problèmes qui se posent vis-à-vis des syndicats. Cela ne rétrécit et ne limite en aucun cas l'œuvre syndicale, au contraire : *les syndicats, suivant la ligne communiste, cessent d'être des organisations étroitement corporatives pour devenir une des plus puissantes forces dans la lutte pour le renversement du capitalisme.*

Nous n'avons pas en Russie la représentation réciproque du parti et des syndicats, mais nous avons mieux que cela : 4 membres du comité central du parti communiste russe sont en même temps membres élus du Bureau exécutif du Conseil Central des syndicats de toute la Russie. (La C.G.T. russe). De ces 4 camarades, 3 sont des syndicalistes travaillant constamment au Bureau exécutif de la C.G.T. russe.

Est-ce une représentation réciproque ceci ? Non, c'est tout autre chose, c'est une *compénétration*, une *soudure* entre le parti communiste et les syndicats, phénomène vers lequel tend le mouvement ouvrier de tous les pays au fur et à mesure que les grandes masses des travailleurs deviennent plus conscientes. Car le parti communiste, c'est l'avant-garde de la classe ouvrière ; les syndicats c'est l'armée organisée. Mais lorsque l'armée entière se pénètre de l'esprit communiste, lorsque toute l'armée fait bloc avec l'avant-garde pour se mettre sur une seule ligne de combat, une fusion toute naturelle entre le mouvement politique et le mouvement syndical se produit, la classe ouvrière unie, cohésive, se dresse alors tout entière contre les exploiters.

Cette fusion n'est pas l'œuvre d'un mois, ni d'une année. C'est le produit d'un travail persévérant des communistes, qui, par leurs compréhensions exactes des nécessités historiques, et leur claire vision des voies à suivre et des buts à atteindre, deviennent l'expression concrète et vivante de toutes les énergies de la classe ouvrière.

Il s'agit alors de savoir dans quelle direction irons-nous actuellement. Accélérons-nous cette unité de marche du parti et des syndicats, ou bien la ralentissons-nous en nous fixant sur place, pour défendre une autonomie, une indépendance, plutôt problématiques.

Dans les milieux socialistes et syndicalistes français cette question est à l'ordre du jour. L'autonomie de la C.G.T., son indépendance vis-à-vis du communisme, préoccupent également toute la presse bourgeoise le *Temps*, le *Matin*, le *Figaro* et même l'*Echo de Paris*, tous sont, bien entendu, partisan de l'autonomie de la C.G.T., et de son indépendance vis-à-vis d'un Parti Communiste.

Les membres de la C.G.T. partisans de cette « autonomie » ne remarquent-ils pas en quelle charmante compagnie ils se trouvent ? La bourgeoisie est pour « l'autonomie », pour « l'indépendance » du mouvement syndical, parce qu'une étroite collaboration, et un lien organique entre le Parti Communiste et les syndicats, constituent une menace directe aux principes sacro-saints de l'exploitation capitaliste. Et comme en l'occurrence il s'agit de la création d'un grand parti communiste en France, toute cette piaillerie de la presse bourgeoise est plus compréhensible. Il va de soi, que s'il s'agissait d'une liaison organique entre les syndicats et le parti radical par exemple, ou avec le parti, en tête duquel se placera bientôt M. Albert Thomas, la question de l'autonomie et de l'indépendance ne se poserait pas un instant dans l'esprit de ces messieurs.

La discussion elle-même, du sujet de la « soumission » des syndicats au parti, n'est pas bien posée. Pour les communistes il ne s'agit pas de « soumettre » mécaniquement des syndicats mais de les conquérir au communisme. Tant qu'il n'y aura pas unité d'opinion et unité de direction communiste, tant que le Parti et les syndicats ne créeront pas un lien de fer, une alliance indissoluble, la bourgeoisie continuera à nous dominer en nous aidant dans nos discussions oiseuses sur l'autonomie « et l'indépendance » des syndicats. Les communistes français doivent se donner pour tâche principale de conquérir le mouvement syndical. Il va de soi que sortir de la C. G. T. est non seulement un crime mais aussi une faute. Quand les syndicats seront conquis et quand ces syndicats suivront la ligne communiste, alors tombera la discussion du sujet de « la soumission », et de « l'autonomie ».

Il faut que le mouvement syndical soit acquis à la révolution sociale et au communisme, il faut chasser de notre temple ouvrier les trafiquants et les jongleurs et tout le reste viendra de lui-même. Il est vrai qu'il y aura des mécontents parmi les anciens dirigeants de la C.G.T. et autres « sinécuraires », ainsi que parmi les journalistes bourgeois, mais nous pensons que le mouvement ouvrier n'existe pas pour faire plaisir aux capitalistes et à leurs lieutenants dans les syndicats ouvriers.

A. LOSOVSKY.

Berlin, le 30 septembre 1920.

**LA REVOLUTION
PROLETARIENNE
et le renégat Kautsky
Par N. LÉNINE**

Un volume, in-16 Jésus..... 4 fr. »
Franco 4 fr. 50

Adresser les commandes, accompagnées du montant, à René Reynaud, 123, rue Montmartre, Paris.

Lettres de Guerre et de Prison

(KARL LIEBKNECHT)

Les éditions Clarté vont faire paraître dans quelques jours les Lettres de Guerre et de Prison de Karl Liebknecht, traduites par Francis Treat et Paul Vaillant-Couturier. Nous sommes heureux de pouvoir publier ci-dessous quelques extraits de ces pages douloureuses et émouvantes, écrites par Liebknecht en 1915 et 1917.

15/9/15.

Ma chère Sonia,

Ta lettre du 3/9, le jour de mon départ de Berlin, je la reçois ce soir ici, dans mon escouade où je suis enfin arrivé après douze heures d'un voyage plein d'incidents... Nous sommes au bord de la Duna, dans la région de Friedrichstadt; un coin enfoncé en avant; à droite et à gauche les positions russes. Nos troupes ont déjà essuyé un sévère feu d'artillerie et d'infanterie, et on les a employées à creuser des tranchées. Des blessés, des disparus, pas encore de morts. Hier soir, notre escouade a dû évacuer son cantonnement à cause du bombardement. En marche, nous avons eu l'occasion de faire connaissance avec les bombes d'avions. Quand nous nous reposons, nous étions toujours prêts à une alerte. Nous n'osions pas nous déshabiller. Pendant mon absence, les camarades ont eu un service éreintant. Demain, je sortirai avec eux. Maintenant c'est la nuit, c'est-à-dire 10 heures moins le quart. Pas de lumière, sauf une bougie que je tiens dans la main; dans mon abri, naturellement sans fenêtres, avec d'épouvantables essais de mouches qui tapissent littéralement les murs, qui piquent — dégoûtantes et repoussantes... Les camarades dorment à côté de moi, derrière moi. Les nuits noires et sans lumière, deviennent maintenant de plus en plus longues: c'est là une souffrance spéciale. Le pis est qu'on ne reçoit pas de cigares ni de tabac. Dans un dépôt de butin, à Kertschen, nous avons pu en acheter une petite provision — une goutte d'eau sur une pierre chaude. Grand besoin de bougies et de quoi fumer. La poste fonctionne très lentement et sans régularité. De temps en temps, on va chercher le courrier à 60 kilomètres. Il y en a chaque fois pour 5 jours. Beaucoup de dysenterie et de typhus, naturellement: le cinquième de l'effectif par compagnie, c'est-à-dire 100 hommes sur 500. Dans la nôtre, tout va bien jusqu'ici. Notre travail consiste à abattre des arbres dans les forêts de la Duna.

Le feu d'artillerie y est pour l'instant assez faible. Dans la métairie où nous nous reposons en ce moment, il est resté une vieille femme malade au lit quand les autres étaient partis. Tous s'en sont allés; les fermes sont incultes et désertes; les chiens hurlent tout autour et errent avec des chats farouches. Des vols de corbeaux énormes; des corneilles... Hier, on a trouvé la vieille, morte

devant sa maison. On l'a enterrée à côté du chemin, près de sa ferme. Que dis-je... la misère est si affreuse, la destruction si implacable, que la plume s'arrête.

..A cause du contenu, je ne peux pas laisser cette lettre aller en Suisse. Fin septembre, tu seras peut-être à Berlin, bien que je ne le souhaite pas pour toi. Il ne peut pas être question d'une correspondance rapide et ordonnée, car, pour arriver, la réponse met toujours trois à quatre semaines. Cependant, chacun sans attendre la réponse, peut écrire fréquemment. Fais ainsi, je t'en prie. Je t'embrasse.

Ton KARL,

20/9/15.

Aimée...

Bientôt seront écoulées les trois premières années de notre union. Où seras-tu ce jour-là? je ne peux même pas le prévoir. Depuis le 3/9, aucun signe de vie de la part de vous tous. Il est douteux que cette lettre soit à Berlin avant le premier octobre. La poste ici, c'est l'incohérence comme tout le reste d'ailleurs. Nous travaillons sans aucun abri protecteur, tout à fait à l'avant du front où les patrouilles veillent et font leurs raids. Le front russe ici est de ce côté de la Duna. Jour et nuit, crépitements, grincement, grondement mauvais, miaulement, grésillement, hurlement, sifflement et tonnerre. Les bombes et les schrapnells font nos angoisses continues. La nuit, à toute minute prêts à reculer. Nous devons nous tenir prêts à aller dans les tranchées. Les auxiliaires ont fait tant d'honneur à leur réputation, qu'ils peuvent, selon Hindenburg, partager cette gloire. En attendant, ce n'est ici que maladroites et manque de compétence, jusqu'au sous-officier, notre seul gradé, qui manque complètement d'expérience et n'a aucune disposition. Jusqu'ici, pourtant, notre escouade n'a pas eu de pertes, bien qu'elle ait dû déjà abandonner une fois son emplacement à cause du feu d'artillerie. Notre cantonnement actuel a déjà été bombardé à plusieurs reprises. Il y a des pertes dans d'autres escouades de la compagnie. Avant-hier, d'abord, un sous-officier père de sept enfants, a été tué par un schrapnell. Hier, un homme s'est tiré, avec son fusil, une balle dans le pied. Dans les autres compagnies du bataillon, il y a des pertes semblables. La façon dont on nous emploie est inconsidérée et criminelle. Je te prie, en cas de nécessité, d'avertir Haase à ce propos. Un bataillon au complet sur pied de guerre, avec ses 2.500 hommes, n'a tout juste qu'un médecin-major — et quel médecin, pour 2.500 hommes éparpillés sur une étendue de deux à trois cents kilomètres carrés et plus, en petites et toutes petites fractions; ainsi, notre compagnie de 500 hommes n'a que deux sous-officiers infirmiers, et quels infirmiers! pour 500 hommes répandus sur 100 kilomètres carrés. Et de ces deux infirmiers, maintenant que les chances de blessures deviennent sérieuses, il y en a

un qui commande un convoi de fourrage et se trouve ainsi enlevé au service sanitaire. La nourriture surtout laisse à désirer, sauf pour ce qui est des pommes de terre, qui sont en effet très bonnes et que les champs d'alentour produisent en abondance. Pas moyen d'avoir du tabac ; cela est surtout pénible, car le tabac est le seul stimulant qu'on nous laisse. Plus en arrière, à l'étape, on se ravitaille plus facilement : par exemple, 2 cigares et 2 cigarettes par jour. Ici, un cigare une fois tous les cent ans ; on paie souvent 20 pf. une misérable cigarette. Avec ça, manque complet de moyens d'éclairage ; depuis 6 heures et demie, on est dans le noir ; pas de bougies ; on ne fournit rien. On tourne en rond, on ne peut lire ni écrire : on se fourre dans son lit, c'est-à-dire sur la litière ; on s'emmitoufle de ses vêtements, de son manteau, d'une mince couverture, pour lutter contre le froid atroce, dans une écurie ou une remise sans feu, trempé souvent comme un chien barbet, et on gèle toute la nuit. Ici, on a déjà besoin de ces vêtements d'hiver que j'ai laissés à la maison au mois de juin, au moment de mon départ. Envoie-moi, je te prie, ces lainages ; et chaque semaine, régulièrement, 5 paquets du tabac le meilleur marché et 20 cigares à 6 pf. — forts. Chaque semaine aussi, 5 bougies, pas trop grandes. Et, outre, je te demande le journal ; son arrivée semble être suspendue ; le *Vorwärts* est arrivé une fois.

Me voici bien loin du motif de ma lettre : l'anniversaire de notre mariage ! Là-dessus, je t'écrirai quelques paroles bonnes et graves. Je t'écrirai que tu m'es chère ; que notre passé commun m'est sacré ; et que j'espère, si l'on sort vivant de toute cette misère, t'aider à façonner un avenir selon ton caractère, mieux que jusqu'ici. Passe la journée en pensant à moi, mon aimée, pense à Prague, à Eger, à Schandau, à la Schlactensee, à Hamburg, à Heidelberg, à Worms ; et à beaucoup d'autres choses auxquelles je pense...

Je dois terminer : je gèle pour deux. Adieu toute bonne. Je t'embrasse toi et les enfants.

Ton KARL.

26/9/15.

Mon bien cher petit,

Pas un mot de vous, mais aujourd'hui je persiste à espérer un courrier. J'écris tout de suite, pourtant. Tant de souvenirs de ma jeunesse me passent à travers la tête ; souvenirs de ton âge — éclosion de l'esprit et du cœur... J'ai même feuilleté Plotz (histoire) et jeté un regard sur la multiple et lourde richesse des destinées humaines. Et chaque page me soufflait des états de conscience anciens que j'accueillais avec des délices de rêves. Des fleurs séchées avec leur parfum légèrement fondu...

Ce temps où la vie commence, vous devez en sentir aussi toute la puissance magique. Je le souhaite du fond de moi. Vous seriez beaucoup plus pauvres, dans les années qui viendraient si, par impossible, l'on vous privait de celles-ci. Te voilà assez grand maintenant pour m'écrire, pour épancher ton cœur. Tu dois le faire cela, entièrement, sans réserve, sans me cacher la moindre chose. Te voilà arrivé à l'âge où l'enfant devient un homme. En toi de nouveaux sentiments surgissent qui pourraient facilement t'égarer ou te dérouter.

Aie confiance en moi et en Sonja. Ne nous cache rien. Il n'est rien que tu puisses avoir peur

de nous avouer. Nous comprenons tout. J'ai erré moi-même à travers tous les labyrinthes du cœur de l'homme. J'ai rampé. Je me suis cogné partout. Rien ne peut t'arriver que je comprenne. Il n'y a rien que je ne puisse ou ne veuille te pardonner, si je vois que ton effort tend à te frayer une route à force de travail vers les hauteurs, vers le soleil, dans l'immensité du monde. Tu dois aspirer profondément et je veux voir comment tu étends largement les bras vers ce monde qui t'appelle. Oui, c'est cela que je veux voir, c'est cela que j'attends. Ouvre grand ton cœur. Fais que tout y descende comme une bénédiction, et sois guidé par ta confiance en moi, par ton amour pour nous tous et pour tous les hommes. Ton travail alors deviendra facile. Il ne sera plus une peine, mais une joie. Ecris-moi, mon fils que j'aime — vite, longuement — tout ce qui est autour de ton cœur.

Je t'embrasse, toi et vous tous, mille et mille fois.

Ton PAPA.

8/10/15.

Aimée,

Voici maintenant le temps des épreuves. Hier, à midi, un obus à travers la fenêtre de la maison à côté. Un mort, un grand blessé. Aujourd'hui, de bonne heure — 8 heures et demie — un camarade de l'escouade, en travaillant, a été gravement blessé au ventre. Il vit encore. Hier, à midi, un schrapnell a éclaté juste au-dessus de moi, pendant que je causais avec le lieutenant, dans la cour du cantonnement. Une balle est venue sauter entre nous. Je l'ai ramassée. Nous sommes stationnés dans une ferme près de la forêt de la Düna. La position de l'artillerie allemande — il y en avait tout autour de nous jusqu'à la date d'hier — a été changée à cause du bombardement continu.

Nous travaillons de nuit. C'est-à-dire que nous partons à 4 heures de l'après-midi, pour atteindre, vers cinq heures, l'entrée des boyaux allemands, dans le zigzag desquels, pendant trois quarts d'heure, nous courons, trébuchons et rampons dans l'obscurité. Une fois arrivés, travail jusqu'à une heure. A 2 heures, relève — de la position au cantonnement. Arrivée vers les 3 heures Café et puis on se met « au lit » — c'est-à-dire dans une étable glaciale, dans de la paille, un manteau et une couverture. Aujourd'hui, nous avons eu jusqu'à deux degrés au-dessous.

Une enivrante nuit d'hiver, glaciale et flamboyante d'étoiles. Devant moi, Orion qui monte, et mon Sirius, notre Sirius, au-dessus de moi, à travers les rameaux d'automne, les buissons et les arbres. Une fête de ciel. Dans la terre bouleversée, un cimetière. Des balles claquent — parfois une seule, parfois plusieurs. Les Russes sont de 80 à 150 mètres devant nous et derrière nous aussi, de l'autre côté de la Düna. Nous sommes au milieu, placés en coin. Au loin, devant nous, à droite, une clarté subite d'éclair. C'est pour nous. Après dix à douze secondes, nous entendons le ronflement de l'obus, le souffle sauvage du monstre déchaîné sur nous. « A l'abri ! » — c'est-à-dire qu'on se couche par terre, qu'on s'aplatit. Plus près, plus près. A côté ? Fracas épouvantable. Tout près de nous. Je me soulève. Avis : — Attention aux éclats. Debout. Tout près de moi, il en tombe sur le parapet. Ça continue. Deux fois, des éclats tombent dru près de moi. C'est dans la marche vers le chantier, vers neuf heures

et demie, sous la conduite d'un feldwebel, après avoir aidé le lieutenant qui commandait le secteur à faire un croquis. L'entrée de la position est bombardée — bien repérée. Il faut dire que les Russes tirent juste. A l'endroit où nous travaillons, il y a moins de danger. Les monstres d'acier passent au-dessus de nous ; aussi sommes-nous assurés contre les éclats. Nous travaillons ou non, suivant les cas. Autour de nous, les tombes et les croix ; au-dessus, le bruissement des rameaux parmi le scintillement du ciel. Près de moi, un camarade s'effondre dans le sol. Un cercueil s'est cassé sous son poids. Il piétine le cadavre. De la boue dessus. On bouche le trou. Et l'on continue à manier la pelle parmi fosses, croix et cadavres, dans le bourdonnement, le claquement et le sifflement des balles. « Equipez-vous ! » Une attaque russe est imminente. Des fusées allemandes volent. Nous nous plions en deux, grimpons hors de notre bout de boyau, séparé de 30 à 40 mètres de la longue tranchée finie. Nous trébuchons contre les tombes à travers les buissons. Personne ne sait le chemin ni la direction de la tranchée principale. Cogné par une branche, mon pince-nez tombe dans l'herbe. Par hasard, je le retrouve en tâtonnant. Soudain, la tranchée. Nous sautons dedans. Le sous-officier est hors de lui. Je me dispute avec lui, pas méchamment, car c'est un brave garçon, tout borné et tout désespéré qu'il est. Je lui explique que je ne tirerai pas, même si on me le commande. On peut me fusiller si on veut. D'autres me soutiennent. Nous parlons haut. Aussitôt, ça commence à siffler autour de nos oreilles. Les Russes nous ont entendus. Ils entendent chaque tintement de pelle. Je m'étais, une fois de plus, déchargé préalablement de mon fusil. C'est ainsi que je vais me promener au travail, sans arme. Je me sens presque libre ainsi. De bonne heure, hier, j'avais le cœur tout en fête, après une nuit de travail. Je sentais, je voyais, je vivais cet automne comme au temps de ma jeunesse, comme aux jours de paix, comme jadis avec toi et, aujourd'hui encore, je me sens tellement vainqueur de tout ce qui est et de tout ce qui peut être. Comment décrire cela ? J'ai lu Dante et j'ai travaillé. Oh ! cette nuit d'hiver en automne ! Tous les ennuis qui viennent du dehors sont dérisoires. Je m'en moque, quand bien même mon corps s'y refuserait.

Il y a quelques jours, un officier de cavalerie, curieux, me demanda si le travail me plaisait. Je l'ai jaugé tout de suite. Réponse : « Oui, si c'était la paix ». Et lui : « Naturellement, car vous ne feriez pas ce travail. — Moi, au contraire, je le ferais alors volontiers. Lui, décontenancé : « Et maintenant, vous le faites contre votre gré ? » Moi : « A la guerre, je ne peux rien faire de bon gré. Rien qui serve à la guerre. » Il n'en est pas encore revenu.

Il est trois heures après-midi. Dans une heure et quart, départ pour le travail et d'ici là, pommes de terre à peler pour demain. En ce qui me concerne, étude d'un exposé pour un institut international socialiste. Je l'aurai bientôt terminé, bien qu'il soit, naturellement, plutôt improvisé et plein d'imperfections. Mais ce n'est pas le moment de faire traîner les choses.

Soyez sans inquiétude. Les camarades sont très bons pour moi. De tous les corps de troupes, ils viennent en courant et m'envoient tout ce qu'ils ont. Mon œil est presque guéri. Le tabac manque. Envoies-en chaque jour une petite quantité dans une lettre, si les paquets sont arrêtés. J'en ai he-

soin. Songes-y, je te prie et écris-moi chaque jour. Encore rien de toi depuis le 15/9. Comment va Beba ? Estime-toi heureuse qu'il soit sorti de l'enfer de l'Ouest. Je t'embrasse, toi et vous tous.

TON KARL.

9/10/15.

Aimée,

Ce soir, pas de travail. Je puis donc être à toi plus tôt. Cette dernière nuit a été éreintante. J'ai failli en crever. Quand nous sommes partis au crépuscule, cheminant à travers la voie de hauts sapins, les étoiles étincelaient comme des bougies de Noël dans les arbres... Et puis ce fut le travail du cimetière. Au cours de la nuit, les étoiles disparurent. Heures à douleurs — des masses de terre, des fosses. A chaque coup de pelle, les phosphorescences de la putréfaction dégoulaient le long du fer comme des vers luisants. On n'entend pas la terre qui tombe. La pelle s'enfonce dans le vide. Encore un cercueil. Odeur écrasante de pourriture. Les balles crépitent. Elles sifflent en passant tout près, venant de l'autre bord de la Dîna. Aboiement aigu des petites bombes, dont le coup d'arrivée pour notre oreille, précède le coup de départ. Les Russes emploient beaucoup de ces grenades à fusil, de fabrication américaine sans doute. Elles manquent tout à fait de précision.

J'ai rampé jusqu'à la pointe de la Dîna et vu pour la première fois la large étendue de l'eau du fleuve, avec son éclair d'argent. Les balles des postes russes, tout proches, nous sifflaient aux oreilles. A dix kilomètres à peu près de notre cantonnement, très visible, et de loin les Russes ont un ballon captif qui leur rend de grands services. Aujourd'hui, il est encore monté. Le tir a été moins intense ce soir. Les Russes travaillent à établir un réseau barbelé devant nous et se tiennent tranquilles de ce côté-là.

Maintenant, je suis assis auprès des mitrailleurs, mes voisins, des camarades du parti, dans un abri chaud. Ils jouent et causent. L'un d'eux a le petit livre de chez Langewiesche, sur la peinture allemande de la première moitié du dix-neuvième : *Le Jardin silencieux*. Des reproductions de l'exposition du siècle, naturellement quelque peu maltraitées. Je viens de le lire, et ainsi je me suis trouvé tout près de toi. L'as-tu lu, ce volume ? Je ne saurais trop te le conseiller.

Le camarade Lohse, blessé hier, est touché aux poumons et au ventre. Il est déjà évacué, mais il y a bien des chances pour qu'il meure. Il y a encore eu des pertes à l'endroit où nous travaillons.

Toujours rien de toi. Je t'embrasse toi et les enfants. Ecris bientôt à

TON KARL.

Luckau, 11/2/17.

Mon Helmi aimé,

Tous mes remerciements pour ta lettre, à laquelle je répondrai en détail en mars. Je t'écris aujourd'hui à propos de l'école.

D'après ce que Sonia et toi me dites, cela ne va pas de ce côté-là. Tu rencontres de grandes difficultés. D'après vous deux, j'entends que la

faute n'en est pas à ton manque de capacité, mais bien à ton travail insuffisant.

— Ne crois pas que je ne comprenne pas ta situation actuelle. Les bourgeons éclatent, tout subit la poussée de la sève, déborde, cherche son chemin, et tout en toi plein de pressentiment de bonheur et d'angoisse à la fois, te tourmente, car on ne peut pas comprendre qu'on se sente des forces insuffisantes pour résoudre un problème redoutable et qu'on ne puisse pas les développer. On tombe sur la lumière à travers les ténèbres, en marchant à tâtons dans une obscurité toujours plus profonde, jusqu'à ce qu'on apprenne la relativité de toute connaissance humaine.

Et d'autres ardeurs se dressent, le goût de ne pas seulement comprendre le monde ou une partie du monde, mais encore de le dominer, de le conquérir, et le premier germe de cette aspiration inquiète et secrète vers l'éternel, profondeur où le moi s'anéantit — on l'appelle l'amour.

Au milieu de tout cela, cher petit, tu te trouves privé de moi, qui pourrais te montrer le chemin hors du labyrinthe, te protéger contre l'attrait des lumières mensongères. Toi, petit, comme une phalène qui vient d'éclorre dans le tourbillon d'un typhon. Suis-je un philistin ? Pas un homme, du pôle Sud ou pôle Nord, n'osa jamais l'affirmer. Aie donc confiance en moi, en moi, ton père, plein d'espoir en tes dons, en ton avenir, et dont la vie serait anéantie, si ces espoirs étaient détruits. Personne ne te demande de souffrir quelque chose d'extraordinaire. Tu dois seulement — et ceci est le devoir de chaque homme envers soi et envers les autres — développer chacune de tes forces. Faire valoir avec persévérance chacune de tes facultés.

L'école — tu te trompes, lorsque tu dis qu'elle est ennuyeuse. Il est possible que tel ou tel professeur soit ennuyeux, tout à fait comme à l'Université (peut-être, cependant pas tout à fait autant). Mais cela n'est pas l'école. A l'école, ce sont des matériaux que vous amassez, des connaissances que vous recueillez. C'est l'histoire, c'est la géographie, ce sont les mathématiques, c'est le français, l'anglais — peut-être l'hébreu. C'est l'étude de l'allemand qui te révélera les formes les plus lointaines d'un immense horizon ; il te donne pour amis un Goethe, un Schiller, un Lessing, un Herder, un Klopslock et tant d'autres. Et puis le grec, le latin — est-ce ennuyeux cela ? Les langues sont les plus intéressantes manifestations de l'esprit des hommes. Leurs sens, leur anatomie, leur dissection selon leur structure — c'est là leur grammaire et leur syntaxe. Il y a une anatomie pour elle comme pour les corps. N'as-tu aucune idée du monde merveilleux que nous ouvre la science des langues comparées ?

J'y prêtai autrefois un intérêt si vif, que je n'aurais jamais compris comment on aurait pu parler d'ennui dans ces matières.

Mais, avant tout, Hérodote, Xénophon, Thucydide, Démosthène et le divin Platon, Homère — tels étaient les Grecs que nous lisons. Et Cornelius Nepos, César, Lucius, Salluste, Tacite, Ovide, Virgile, Catulle, Horace, les Romains.

Prends une histoire de la culture, de la science, de l'art, de la littérature, ces étoiles-là y brillent ; elles y brillent depuis des siècles ; elles y brillent encore des milliers d'années. Si tu n'apprends pas aujourd'hui à les connaître, tu ne les connaîtras jamais. Tu perds l'éternité pour toute ta vie. Comme j'aimerais avoir ici maintenant mon Vir-

gile, mon Horace, mon Homère, mon Sophocle, mon Platon.

Combien sont redevenues vivantes pour moi telles odes d'Horace. Elles me reviennent la nuit et me tiennent compagnie.

Comme je serais content si ma provision de telles connaissances était dix fois plus vaste, vaste comme celle de Lessing !

La manière d'enseigner est-elle pédantesque ? C'est à toi de la faire fraîche et savoureuse.

Le thème à traiter, la citation de l'écrivain, sont maigres, étroits, mutilés ? Tu peux les élargir. Empare-toi seulement de ce qui t'est offert.

Les choses positives, dates, chiffres, grammaires, détails à retenir par cœur, bien qu'elles soient sèches, sont la matière première dont est faite toute connaissance scientifique ; comme la basilique de Saint-Pierre de Rome ou la cathédrale de Reims sont un ensemble de pierres dures, sèches, et dont aucune à part n'offre un intérêt particulier.

Mon cher Helmi, songe bien à tout ce que cela veut dire Recueille tout cela et agis conformément à mes conseils.

Grâce à la rectitude innée de jugement que tu as, dans la nécessité où tu te trouves placé, tu suivras les conseils de ton père aussi sérieusement qu'il te les donne.

Et puis, comprends donc ce que cela signifie que vous puissiez aller au lycée dans un moment pareil !

Songez donc aux lourds sacrifices que cela coûte — et à d'autres que votre père. Seront-ils faits en vain ?

Tâche de chanter un peu (des mélodies de Schubert).

Ton écriture n'est vraiment pas belle — pas plus que la mienne du reste — mais ici c'est le froid et la lumière mauvaise qui en sont cause.

Je me tourmente toujours pour votre nourriture. Ne vous inquiétez pas pour moi. Surtout prends tout à cœur. J'espère avoir de bonnes nouvelles. Pas de désespoir. Plus la destinée est sombre et menaçante, mieux on doit y résister.

Rappelle-toi toujours ceci — tu as toujours ton père — même en prison.

Ton KARL.

Luckau, 26/5/17.
20^e jour de la peine.

Mon aimée,

J'ai, aujourd'hui, la permission exceptionnelle de t'écrire, à propos de l'affaire de Hollande. Le voyage demande en effet beaucoup de préparatifs — correspondance, passeports — et (ce qui n'est pas la moindre chose) un accord avec les enfants, qui, au moins en ce qui concerne Bobb, sont en train de prendre d'autres dispositions. (Il s'agit d'une longue tournée à laquelle je pense — entreprise avec Landesberger et quelques autres.) Mon avis est « Oui » dans tous les cas — et au besoin pour les trois. Je compte donc que Helmi — pour qui la chose me paraît être particulièrement importante — obtiendra un passeport. Il n'a que seize ans.

Argument de premier plan : Nourriture, élargissement du cercle de son expérience.

Cette dernière considération est la plus impor-

tante pour Helmi, qui n'a pas encore été à l'étranger. Ce sera sans doute Arnheim — une petite ville propre que tu connais aussi, mais pas seulement Arnheim, Amsterdam encore, Rotterdam, La Haye, Utrecht et d'autres.

Nous avons partout là-bas des amis, A Amsterdam, Wibaut vous ouvrira avec joie sa maison et c'est une charmante et bien agréable maison. A Hiverssum, Roland-Holst.

En présentant bien la chose aux enfants, ils comprendront qu'il est de tout intérêt que, pour ce voyage, ce soit « oui ». Et même la volonté, tout carapaconnée d'acier qu'elle est, de la petite souris, pourra être emportée par de bons arguments. Ainsi donc, dans tous les cas, oui. J'espère que nous sommes d'accord, et que, d'Ebenhausen, tu feras le nécessaire.

Il est bon que tu y restes encore jusqu'à la mi-juin. Du reste, cela ne veut jamais dire que deux ou trois semaines. Quelle fraîcheur dans ta lettre ! Elle m'a été, elle m'est encore un baume. Je l'ai même lue 16 ou 17 fois ; je la sais presque par cœur déjà et cependant je la relis encore. Dans les caractères de ton écriture je t'entends plus et mieux encore que dans le son de ta voix. Et je te vois plus vivante encore devant moi !

Pour rien au monde, je t'en prie, ne fais autant d'affaires autour de cette histoire de tartes ! Le gâteau dont tu me parlais et que l'on m'a donné en avril, m'a été surtout cher par ses qualités substantielles. C'est la quantité, vois-tu, qui est au premier rang. La qualité n'arrive que bien en arrière : « Il se gaverait d'ordure et avec joie »... L'idée de cuisine et de chauffage d'Otto Bracke n'est, hélas ! qu'une illusion. Tu pourras le lui écrire. Ton petit paquet est arrivé — et m'a ravi. Pardonne si, bien malgré moi, je vous ai donné des tracas — à toi, à ton amie, au docteur Marcuse et sa femme. Pardonne si je t'ai causé quelque dérangement pour cette misérable histoire de mangeaille. Je sacrifierai encore tout pour quelques cigares par jour — et pour bien d'autres choses cent et mille fois plus chères.

Et pourquoi parles-tu de « souffrance » ? Pourquoi je souffre, tu sais mieux que personne. Que veux-tu que me fasse le bavardage d'un roman français, et celui des gens... Le roucoulement des tourterelles sauvages qui vient jusqu'à nous, ça c'est quelque chose. Connais-tu cette musique, la plus merveilleuse du bois — ce *lamento* plaintif — gour-gou-gou-gou (environ trois notes plus bas) gour-gou-gou-gou — qui domine tous les bruits de l'air, malgré grives et merles, malgré tous les charmants trouvers de taillis, qui viennent tout près me réjouir, avec les pinsons en bande, tandis que quel kling-kirr des mésanges, le zi-zi-dé des bruants et des hirondelles se tiennent plus au large et ne jouent devant le public étranger que de temps en temps. Les hirondelles, le soir, surtout, quand elles volent en tourbillon dans leur ronde de poursuite et de chasse. Parfois un petit ami glisse rapidement à travers le ciel qu'on voit, une seconde à peine — et si je vais tout contre la grille, je peux apercevoir deux branches fines. Les grandes conversations des corneilles grises ont cessé. Elles vivent maintenant en famille, à deux. Dans les bois, dans les forêts et dans les friches de l'Isar ce doit être aussi un tourbillonnement de petits oiseaux, de ramiers aussi. Bien-aimée, observe-les ; laisse-toi instruire par eux, par leur appel... Tu ne me dis rien de la couleur de l'eau de l'Isar, qui m'a tant frappé. Es-tu près d'elle ? Ou bien les eaux calcaires de la Suisse,

du Rhône et de la Reiss t'ont-elles blasée à ce point ?

A Munich, j'ai subi plusieurs fois des courants qui ont eu dans ma vie une grande importance ; 1889, à 18 ans, m'éveillant de toutes choses, respirant à pleine poitrine, enthousiaste, le monde entier m'aspirant et rayonnant en moi ; tout mon être devenu comme un arc-en-ciel. La pinacothèque fut ma demeure pendant des semaines entières. Et puis ce fut le premier voyage de découverte vers la Haute-Bavière — par Starnberg, Kochel, Benediktenwand, Waldensee, Herzogstaud, Partenkirchen, Garmisch, Mittenwald, Eibsee — et plus tard (1890) Zugspitze, Eibsee, Hohenschwangau, et le lac d'Ammer. Il faudra, avant ton retour à la maison, pousser une pointe dans le haut pays.

C'est bien à toi de te préoccuper ainsi pour les vacances des enfants, que la sollicitude garde et protège fidèlement — comme au sein d'Abraham.

Salue Rosa (1) du fond du cœur, et remercie-la du renseignement. Je te dirai le reste dans ma lettre régulière, dans 15 jours. Ecris aux Berlinoïses qu'ils recevront ma lettre en quinze jours seulement.

Oui, comme il serait doux être avec toi à Munich et dans le vallon de l'Isar. Oui et que ce serait doux même sans Munich et sans l'Isar. Dans ma prison, quand te reverrai-je ?

Sous mes baisers, je te serre dans mes bras, contre mon cœur, mon aimée brune. Sois bonne pour moi, remets-toi, promène-toi, et bon courage. Ecris bientôt.

Ton KARL.

Luckau, 27/7/17.

Pour Vera, à Sellin (Ostisee).

Ma petite souris,

Merci pour ta petite lettre. Comme tout y est réjouissant — tellement plus réjouissant que ce qu'on trouve dans les histoires du monde. Et je pense que, depuis, ton plus beau jour a été surpassé par un autre jour encore plus beau.

Il n'y a pas que la mer qui soit belle.

La forêt aussi et les cimes, les granits et les hêtres puissants.

Putbus avec ses vieux cerfs blancs dans le parc de son château.

Mais la mer est dangereuse aussi. Ce que tu m'en dis d'un certain endroit, dans ta lettre, m'inquiète. Fais bien attention. Tiens-toi loin de cet endroit dangereux. Le courant est beaucoup, beaucoup plus fort qu'une si petite fille. Attention donc.

Est-ce que ma petite souris se conduit bien ? Ça donne faim, n'est-ce pas, l'air de la mer ?

Je me porte bien et je songe souvent à Hügen et à Sellin et aussi à une petite drôle qui, je l'espère, voltige et gambade par buissons et bois, plage et vallée — et toujours avec le beau temps.

Beaucoup de baisers.

Ton PAPA.

Le Programme du Parti Communiste Russe

(Bolchevik)

Une brochure 0 fr. 60

Adresser les commandes, accompagnées du montant, à René Reynaud, 123, rue Montmartre, Paris.

La Conférence des Femmes Communistes

Pour la première fois, non seulement en Russie Soviétiste, mais pour la première fois au monde, s'est réunie une Conférence des femmes Communistes d'Orient et des organisatrices des ouvrières des Républiques et territoires Soviétistes musulmans. Cette Conférence s'est tenue du 5 au 7 avril. On y a examiné la situation économique et juridique des femmes d'Orient, l'action parmi les artisanes, les formes et les méthodes d'organisation, la propagande et la préparation à la première Conférence panrusse des ouvrières et paysannes des nationalités orientales. Le premier jour fut fait un court rapport sur la politique générale.

Il y avait là 45 organisatrices travaillant parmi les femmes orientales. Etaient représentées les Républiques : des Tatares, des Bachkirs, le Turkestan, l'Azerbeïdjan, la Crimée, la Kirghizie, les Montagnards du Caucase, la Sibérie, et plusieurs provinces comprenant une population de race turque ou d'autres musulmans.

La conférence montra de façon évidente que l'influence de notre Parti, répandue par l'intermédiaire de ses sections féminines, s'étend aujourd'hui sur les territoires les plus lointains de la Russie Soviétiste. Dans ces localités mêmes où naguère encore régnait l'esclavage séculaire de la femme, une profonde fermentation court aujourd'hui dans les masses. Non seulement la femme musulmane rejette son voile, mais encore elle prend part à l'organisation soviétiste.

La Conférence a montré que les principes généraux mis en œuvre par notre Parti pour attirer les masses féminines dans l'œuvre active du Communisme restent parfaitement applicables et viables en Orient. Il suffit de modifier les détails en se conformant aux particularités locales. Ainsi, par exemple, tenant compte de l'asservissement des ouvrières dans la famille et dans la vie quotidienne, nos sections féminines commencent d'ordinaire leur éducation soviétiste par la protection de la maternité, l'alimentation communale, etc... Parmi les peuples d'Orient, où la femme est esclave avant tout des préjugés religieux, de l'inégalité dans le mariage, de coutumes et mœurs du passé, le centre de la propagande se transporte naturellement dans l'enseignement et les clubs, de façon à développer les connaissances d'une part, et d'autre part à rapprocher les modes d'existence du régime soviétiste plus libre, sauvegardant les intérêts de la femme. De là, comme en Bachkirie, les déléguées nommées aux tribunaux populaires, la participation des sections féminines à l'élaboration des lois locales et à leur application, etc..

Comme une des formes premières de cette propagande pour attirer les masses féminines les plus retardataires dans la vie sociale et politique, la Conférence a signalé les clubs, qui renferment à la fois une école élémentaire, une crèche, un réfectoire, en un mot toutes sortes d'institutions capables de donner l'exemple de ce que peut le Pouvoir des Soviets pour la femme d'Orient, pourvu que cette dernière fasse preuve d'initiative. Les clubs ont été déclarés aussi la forme primitive d'organisation des masses féminines autour des sections communistes, puisque cette forme est applicable même dans les peuplades nomades, comme les Kirghiz, les Ouzbeks, etc...

La Conférence a établi le principe que les sections féminines doivent chercher avant tout leur soutien non point parmi les ménagères, mais parmi les éléments qui, par leur situation sociale et leurs conditions de vie, sont les plus âpres à comprendre le communisme, c'est-à-dire les ouvrières salariées et les artisanes. Ces dernières sont particulièrement nombreuses au Turkestan. Toute la propagande des sections féminines doit partir de la proposition fondamentale que seul l'affranchissement économique de toute la population et l'établissement du communisme sur les ruines du régime féodal rendront possible le plein affranchissement de la femme dans la vie, dans le droit et dans la famille. La Conférence s'est occupée avec beaucoup d'attention de l'organisation des artisanes en ateliers spéciaux.

Un vif échange d'opinions eut lieu sur la convocation du Congrès panrusse des femmes d'Orient. Il a été décidé de le réunir le 2 juin à Moscou. Une grande part du travail de préparation est déjà faite, et les Communistes d'Orient, même dans les lointaines provinces, ont déjà tenu à cet effet une série de conférences et de congrès régionaux ou de districts.

Toute la Conférence s'est poursuivie avec une ardeur et une harmonie étonnantes ; malgré la variété des nations représentées, on y sentait le véritable esprit internationaliste. La Conférence a envoyé, en réponse à un télégramme reçu, une adresse à Lénine et une adresse aux ouvrières d'Occident par l'intermédiaire de l'Internationale Communiste et du Secrétariat International des ouvrières.

Cette réunion, peu nombreuse, mais active, ne manquera pas de produire ses fruits, elle favorisera la préparation du Congrès panrusse, elle deviendra une des pierres angulaires de l'édifice qui est peu à peu construit par l'effort commun des Communistes hommes et femmes d'Orient et d'Occident, de la société Communiste réalisée par la dictature de la classe ouvrière.

Alexandra KOLLONTAL

Le Sort des Travailleurs malades en Russie Soviétiste

La Russie est au nombre des pays qui sont le plus richement fournis de moyens curatifs naturels.

Elle possède les fameux bains de boue du sud : Odessa, Berdiansk, Slaviansk, Eupatoria et Saki en Crimée, Piatigorsk au Caucase, sans compter Karatchi dans la province d'Omsk. Elle a les merveilleuses plages maritimes de la Mer Noire ; les eaux minérales de Lipetsk, Serguievsk, du Caucase, de la province d'Irkoutsk et du Transbaïcal ; les cures d'air du Caucase, de Crimée, de l'Altaï, et encore du Transbaïcal ; les steppes immenses des provinces d'Orenbourg, de Samara, de Tcheliabinsk et d'Oufa, avec leur climat sec et leur koumys, etc... En outre, les richesses naturelles de la Russie, loin d'être toutes utilisées, ne sont même pas connues. On a par exemple des renseignements sur des eaux minérales dans la province de Poltava, mais aucune station n'y a été installée. Les villes d'eau de Sibérie frappent par leur beauté et leur valeur médicale ; leur paysage ne le cède en rien à ceux de Suisse, leurs richesses sont inépuisables, mais c'est le pouvoir des Soviets qui pour la première fois a attiré l'attention sur elles.

Avant la Révolution de novembre l'énorme majorité des stations et cures de Russie se trouvaient entre les mains d'entrepreneurs privés qui les exploitaient sans vergogne. La Russie était peut-être le pays le plus riche en propriétés médicales naturelles, mais elle se distinguait aussi entre tous par la plus mauvaise organisation de ses stations. Les entrepreneurs ne pensaient qu'à augmenter leurs bénéfices, sans penser aux intérêts du public ; de là une installation et une exploitation irrationnelles, l'absence du plus élémentaire confort pour les malades... et pour cette raison les malades russes, tout en ayant sous la main de merveilleuses richesses naturelles, devaient s'en aller se soigner à l'étranger.

Si paradoxal que ce soit au premier abord, il coûtait infiniment plus cher de se soigner en Russie que d'aller à l'étranger. Seule la grosse bourgeoisie pouvait se payer ce luxe ; aux malades seulement aisés les villes d'eaux russes étaient absolument inabornables. De temps en temps seulement des sociétés de bienfaisance ouvraient des sanatoria pour les pauvres, mais comme toujours en pareille entreprise philanthropique, leur nombre était loin de répondre aux besoins.

De la sorte des malades riches qui voulaient sé-
préférence en Allemagne, et les meilleures stations de Crimée, du Caucase et autres lieux de Russie
riusement se soigner s'en allaient à l'étranger, de

étaient pleines de jouisseurs plus désireux de distraction que de traitement, fournis par la grosse bourgeoisie, les gros capitalistes, et surtout de femmes. Les nouvelles de Tchekhov, par exemple, racontent à merveille l'existence de ces villes d'eaux de Crimée, où les dames russes faisaient l'amour avec les guides tatares et où il était de bon ton pour chacune d'avoir son Ahmed.

Ainsi le pouvoir des Soviets a eu à reprendre l'édifice des cures balnéaires par la base. Ce mode de traitement est en effet de nature à produire une vraie révolution dans la médecine. La bourgeoisie n'avait pas tort d'estimer tellement les stations d'eaux. Les forces de la nature demeurent en fin de compte les agents les plus puissants de guérison. Comme dans l'antiquité, la grande règle du médecin doit être : ne pas contrarier, mais au contraire secourir la nature. Nul médicament ne saurait encore rivaliser avec les bains de boue, les sources thermales, les bains de lumière, les cures d'air, les bains de mer, les saisons de koumys, etc... La nature opère des miracles. Aussi le Commissariat de l'Hygiène a-t-il fait de l'organisation des cures naturelles une de ses tâches fondamentales, et n'a-t-il rien épargné pour cela.

Avant tout il a fallu mettre les stations balnéaires à la disposition effective des travailleurs. Des commissions spéciales, avec la participation de représentants des syndicats, choisissent les malades, en se guidant en même temps sur le diagnostic médical et la situation sociale. On n'expédie que des travailleurs et avant tout des travailleurs manuels. Sur les plages du sud, où flirtaient jadis les demoiselles, on rencontre maintenant des mineurs du Donetz, des soldats rouges blessés et des invalides qui pansent les plaies reçues sur les fronts de guerre ou du travail.

Ensuite il a fallu changer complètement les méthodes de traitement. Puisque les cures balnéaires ne sont qu'un aspect de la médecine, il convient de lui appliquer le principe général de la gratuité. L'Etat s'est donc chargé de tous les frais : secours médicaux, appareils spéciaux, entretien des malades, transport en trains sanitaires.

En Russie Soviétiste les stations balnéaires sont bien pour les travailleurs et pour eux seuls. Utiliser dans leur intérêt des immenses facultés curatives de la nature, voilà le seul but.

Les plus attrayantes perspectives sont ouvertes de cette façon. Tout médecin traitant sait combien de malades, assez remis pour n'avoir pas besoin de sanatorium, sont cependant incapables de reprendre leurs

occupations ordinaires sous le climat russe normal. Ces malades, ou bien occupent inutilement des lits de sanatoriums, ou bien ruinent définitivement leur santé. C'est pour eux que nous organisons en Crimée et au Caucase des colonies spéciales où, sous un climat plus doux, ils pourront se livrer à un travail utile à la société comme à leur santé, dans les fermes, l'agriculture ou les vignes. Les circonstances nous favorisent : des émigrés esthoniens, ou allemands, sont en train de repartir pour leur pays, en laissant de jolies fermes laitières avec immeubles, bétail et matériel. Rien ne saurait mieux convenir à nos convalescents. En outre, chaque ville d'eaux aura son domaine soviétiste, qui lui fournira d'abord la nourriture, et ensuite un travail utile pour ses pensionnaires.

Nous envisageons pour cet été :

Au Caucase ..	15.000 lits
Au Kouban — Mer Noire.....	10.000 —
En Crimée	25.000 —
En Ukraine (Odessa, Berdiansk, Slaviansk)	7.750 —
Au Turkestan	920 —
En Sibérie	4.600 —
Stations isolées (Staraia Roussa, Sergievsk, Sernovodsk, Sestrorietsk, Lipetsk, etc.).....	5.480 —

Au total pour la saison prochaine 20.200 lits dans les stations balnéaires, 10.420 dans les bains de boue, 9.440 dans les stations de bains de mer, 28.270 dans les stations climatiques, et 2.000 dans les cures de koumys, soit dans l'ensemble 70.830. Si on estime à 3 par saison le nombre des malades qui peuvent profiter de de chaque place, nos stations desserviront ainsi environ 230.000 personnes par saison.

Au Caucase, à Piatigorsk, en Crimée, à Sébastopol, à Odessa, sont créés des Instituts balnéologiques pour exercer la direction scientifique des stations et se livrer à des recherches dans ce domaine.

La crise économique générale ne permet pas de développer ce service autant que l'exigent les besoins des masses populaires épuisées par la guerre et le blocus. Mais déjà les chiffres cités montrent que la République Soviétiste a sur les autres pays l'avantage que toutes les richesses dont le pays dispose servent à la population laborieuse et non à enrichir des entrepreneurs et des parasites.

N. SIEMACHKO.

Le Gérant : R. APERCE.



Travail exécuté
par des ouvriers payés
au tarif syndical

Imprimerie Française (Maison J. DANGON)
163, rue Montmartre, Paris (2°).
Georges Dangon, imprimeur



Bibliothèque
Communiste
PARIS
123, rue Montmartre

DRIDZO-LOSOWSKI. — <i>Le rôle des Syndicats russes dans la Révolution</i>	0 30
A. GLEBOV. — <i>Les Syndicats russes et la Révolution</i> (préface de Boris Souvarine)....	0 50
K. HORNER. — <i>Social-Démocratie et Communisme</i>	0 60
KERTJENZEV. — <i>Les Alliés et la Russie</i>	3 "
ALEXANDRA KOLLONTAL. — <i>La Famille et l'Etat Communiste</i>	0 40
LÉNINE. — <i>La Maladie infantile du Communisme</i>	4 "
LÉNINE. — <i>La Révolution prolétarienne</i>	4 "
LÉNINE. — <i>Lettre aux ouvriers américains</i> ...	0 25
LÉNINE. — <i>Les Bolcheviks et les Paysans</i>	0 40
LÉNINE. — <i>L'Etat et la Révolution</i> (en préparation).	
ROSA LUXEMBOURG. — <i>Lettre de la prison</i>	2 50
S.-J. RUTGERS. — <i>En Russie Soviétiste</i>	0 25
BORIS SOUVARINE. — <i>La 3^e Internationale</i> .. épuisé	
BORIS SOUVARINE. — <i>Eloge des Bolcheviks</i> .. épuisé	
TROTSKY. — <i>Terrorisme et Communisme</i>	7 "
TROTSKY. — <i>Le Terrorisme</i> épuisé	
TROTSKY. — <i>Les Soviets et l'Impérialisme mondial</i>	épuisé
TROTSKY. — <i>La Commune de Paris et la Russie des Soviets</i>	0 60
CLARA ZETKIN. — <i>Les Batailles révolutionnaires de l'Allemagne</i>	0 75
... <i>Le Programme du Parti Communiste russe (bolchevik)</i>	0 60
... <i>Manifeste et Résolution de l'Internationale Communiste</i>	0 50
... <i>Hommage à la République des Soviets, par H. Barbusse, etc.</i>	1 25
... <i>Le Monde capitaliste et l'Internationale communiste (Manifeste du 2^e Congrès)</i>	0 75
... <i>Statuts et Résolutions de l'Internationale communiste (votés par le 2^e Congrès)</i> épuisé	
... <i>La Commune de Paris (préface de Zinoviev)</i>	5 "
... <i>Voyage en Russie rouge (album de 60 vues)</i>	4 "

Bulletin Communiste

Organe du Comité de la 3^e Internationale
PARAISANT LE JEUDI

Le Numéro : 50 centimes

ABONNEMENTS :

	France	Etranger
3 mois	7 "	8 "
6 mois	14 "	16 "
12 mois	28 "	32 "

Adresser tout ce qui concerne l'Administration à
René REYNAUD, 123, rue Montmartre, PARIS